

—Il faut pourtant que je la détrompe, laissa-t-il échapper assez haut pour être entendu ; car, si je ne le fais, qui l'osera ?

S'adressant à Catherine étonnée :

—Voulez-vous croire ma barbe grise, qui, vous voyant si jeune, si belle, se sent entraîner vers vous comme vers une fille aimée ? Croyez-moi, partez pour la Flandre, je n'ai pas d'intérêt à vous le conseiller. Croyez-moi, lady Catherine, partez !

—Et... le prince... que deviendra-t-il ?

Henri ne s'irrita point de cette qualification ; le pâle sourire qui effleura ses lèvres s'effaça sur-le-champ.

—Oubliez cet homme, dit-il, si vous voulez qu'on l'oublie chez nous, si vous voulez que ma noblesse l'oublie, que mes soldats l'oublient, que mon bourreau l'oublie, lady Catherine Gordon.

Elle étouffa un cri. Il s'approcha d'elle affectueusement.

—Car cet homme, poursuivit-il, est un fourbe et un faussaire ; ses crimes sont avérés ; ses complices l'ont abandonné, renié, livré à ma justice trop lente, et l'Europe, que j'en vais instruire, me demandera demain pourquoi elle n'apprend pas le châtement en même temps que le forfait.

—Ceux qui le trahissent, s'écria Catherine, sont des lâches qui ne le connaissent pas !...

Henri, sans répondre, ouvrit un tiroir du meuble d'ébène incrusté d'ivoire devant lequel était placée sa table de travail. Il en tira la déclaration de la duchesse de Bourgogne et la mit dans les mains de Catherine. Celle-ci lut : ses regards se voilèrent ; son front fut effleuré par l'aile de la mort. Elle laissa tomber le papier de ses doigts.

Henri le saisit et prit en même temps la main glacée de Catherine.

—Vous comprenez, dit-il, maintenant, pourquoi vous avez le droit de rompre avec cet homme. Où sa destinée le pousse, la fille du noble comte d'Huntley ne peut pas le suivre !

—Milord ! milord ! murmura la jeune femme infortunée, en tombant à genoux dans le transport de sa douleur. Sa vie !... sauvez sa vie !... Milord, au nom de votre mère ! ne versez pas le sang de celui que j'ai appelé mon époux !

Catherine avait bien senti que cette renonciation de la duchesse était l'arrêt de mort de Richard. Elle comprenait que l'heure était venue de s'humilier devant le vainqueur.

—Je souffre bien, répliqua Henri, d'envoyer au supplice l'homme, le criminel qui a eu l'honneur de votre alliance ; mais comment éviterai-je cette nécessité ? Que dirait l'Angleterre ? Soyez loyale, lady Catherine, parlez en reine, si vous étiez ma femme ou ma fille, me demanderiez-vous d'épargner cette tête ? Tout à l'heure, ici même, vous vous disiez duchesse d'York. Donc, vous l'appeliez Richard, fils d'Edouard, roi d'Angleterre ! Si je l'épargne aujourd'hui, tout le monde demain dira : « C'est bien le roi ! »

—Milord, je ne suis pas duchesse d'York ; je suis une pauvre femme qui vous supplie, vous chrétien, vous prince magnanime, vous le seul roi, le seul maître, de pardonner les offenses de vos ennemis. Voyez, je courbe la tête et reconnais mes fautes. Voulez-vous que j'en fasse publiquement l'aveu ? Milord, cette grâce, je la demanderai pieds nus, la corde au cou, sur les degrés de Westminster.

—Mais ce n'est pas vous, dit Henri palpitant de joie : ce n'est pas ma noble Catherine que je redoute, elle la loyauté, la vertu, l'honneur !

—Oh ! lui, s'écria-t-elle, lui fera comme moi, plus que moi ; je m'y engage pour lui !

—Encore de vos illusions, enfant ! c'est un pécheur endurci qui résiste à tous les bons conseils. Né de l'orgueil, c'est par l'orgueil qu'il périra.

—S'il savait votre douceur, votre magnanimité, dit-elle.

—Que ne les éprouve-t-il, ma fille, avec ma miséricorde ?

—Milord ! deux mots de ma bouche, et il sera persuadé ; on l'aura aigri, menacé ; il est fier !... Que je lui parle, que je fasse luire à ses yeux la vérité, toutes ces fumées trompeuses se dissiperont.

—Le croyez-vous ? dit le prince avec une mansuétude paternelle.

—J'en réponds ! je le jure ! mais je lui promettrai sa grâce, n'est-ce pas ?

—Vous le voulez... grâce de la vie !...

—Grâce entière ! grâce comme Dieu la ferait ? Imitiez Dieu, vous son représentant sur cette terre !... Oh ! seigneur, vous si bon et si grand !

—Cette enfant est une enchanteresse et me subjugue, dit Henri VII qui passa une main sur ses grands yeux fauves, comme s'ils eussent pu se mouiller d'une larme.

—Où est-il ? demanda Catherine dévorée de fièvre.

—Dans le couvent de Bauley, à trois milles.

—Un asile inviolable ! s'écria-t-elle imprudemment.

—Croyez-vous ? répliqua le roi. Alors, vous n'y sauriez pénétrer ?

La pauvre femme frissonna. Aucun asile ne devait être inviolable après la déclaration de la duchesse de Bourgogne.

—J'y vais, milord, reprit-elle en baisant avec passion les mains blanches et sèches du roi qui feignit de se laisser étourdir.

Henri appela son chapelain, écrivit une lettre au prieur de Bauley, et, bientôt après, la malheureuse frappait aux grilles de fer de l'asile sacré.

—Allons, pensa le roi, de ces deux femmes que j'avais pour adversaires, l'une m'a puissamment servi en voulant perdre Richard ; voyons si l'autre, en voulant le sauver, ne me servira pas encore mieux.

CHAPITRE VIII

LE COUVEN DE BAULEY.

Depuis le jour où ses Ecossais l'avaient porté dans l'asile, Richard s'était aperçu que le martyre commençait à peine.

Richard ne se faisait pas illusion. Il était bien perdu. Un asile n'est respecté par un prince jaloux que jusqu'au moment où ce dernier a trouvé le moyen d'y pénétrer sans scandale. Plus de doute possible. C'est là, dans cette cellule sombre, que se dénouerait d'un coup de couteau, peut-être dans le nœud d'un lacet de soie, l'existence la plus douloureuse, et pourtant la plus regrettée ; car, faut-il le dire, Richard eût voulu vivre : il aimait !

Un jour, Richard entendit courir et crier dans son corridor. C'était le prieur qui arrivait tout effaré en recommandant au reclus de ne rien craindre. Bien plus, il parlait de joie, de faveur insigne, il rayonnait, et Richard n'eût rien compris à ces transports, à ces embrassades multipliées, si tout à coup, dans l'embrasure de la porte demeurée ouverte, il n'eût vu apparaître une forme divine, un séraphin, Catherine elle-même, qui s'arrêtait tremblante et navrée sur le seuil.

Il courut à elle en poussant un cri et s'arrêta soudain. Elle comprit ce doute, et se précipita les bras ouverts sur la poitrine de Richard qui chancelait sous le poids du bonheur. Leurs larmes se confondirent avec leurs cœurs dans cette muette étreinte, et chacun d'eux, tout en buvant les pleurs de l'autre, prit sa part d'espérance ou de désespoir.

—Oui, dit Catherine la première, car elle savait le prix des moments ; j'arrive vous chercher pour vous enlever d'ici.

Il tressaillit.

—D'où vous vient ce pouvoir ? demanda-t-il.

—Du roi. Je l'ai vu, il est miséricordieux ; il ne veut pas votre mort.

—Vous lui avez demandé ma grâce ? s'écria Richard en fronçant le sourcil.

—Pas d'orgueil, mon ami, répliqua la jeune femme avec une autorité douce mais ferme. Vous n'en avez ni le temps ni le droit. Ne vous révoltez pas, je parle en connaissance de cause. Tout vous abandonne. Vous seriez seul au monde sans l'amour de votre femme, amour sincère et qui ne reculera devant rien pour vous sauver, fût-ce devant le danger de vous déplaire.

—Permettez, Catherine, dit Richard, j'admire votre courage